

« **Saturation, médialité, urbanité** » in Luc Gwiazdzinski & Manola Antonioli (éd.), *Saturations. Individus, collectifs, organisations et territoires à l'épreuve*, Grenoble, Elya Éditions, 2020, p. 9-17.

Yves Citton

Saturation, médialité, urbanité

1. Qu'est-ce que la saturation ? Un excès de perceptions ayant pour effet de neutraliser une certaine capacité perceptive, en la collant à un plafond maximal qui la paralyse. En ce sens, la saturation est un phénomène quantitatif (il y a trop de quelque chose), qui génère une mutation qualitative apparemment dénégatrice de qualité, mais en réalité entrebâillant la porte à l'expérience d'un autre registre qualitatif. On peut citer en exemples musicaux des œuvres comme *Weasels Ripped my Flesh* de Frank Zappa ou *Eureka* d'Otomo Yoshihide's New Jazz Orchestra¹ : prenez un groupe d'au moins une demi-douzaine de musiciens, dites-leur de souffler, percuter, gratter, frotter leur instrument d'une manière qui produise un volume sonore de plus en plus fort, laissez-les s'installer sur ce plateau maximal un certain temps – et ce qui ne vous apparaissait d'abord que comme « du bruit » s'avère prendre des textures différenciées, des phases évolutives, des nuances insoupçonnées, et bientôt des contours identifiables. On est d'abord repoussé, violenté, agressé par la saturation, qui nous pousse instinctivement à la fuite. Pour peu qu'on résiste à cet effet répulsif initial, ou qu'on ne puisse pas échapper à l'agression, on peut parvenir à s'installer dans la saturation, à s'y habituer, à l'habiter, et même à en jouir. De condition paniquante, la saturation mute alors en expérience esthétique (ambientale²).

2. Certains analystes de nos modes de vie contemporains mettent la saturation au cœur de leur propos. Au fur et à mesure que s'accumulent les différentes couches de media techniques inventés au cours des derniers siècles, notre corps se voit affecté par davantage de stimuli provenant de sources toujours plus nombreuses, plus distantes et plus hétérogènes. Comme dans le cas des pièces musicales évoquées dans le paragraphe précédent, cette multiplication et cette montée en force des stimuli peuvent en arriver à produire un sentiment de chaos, au sein duquel il nous devient impossible de donner du sens à ce qui nous arrive par nos sens. Nous nous trouvons affectés de stimuli sensoriels trop nombreux ou trop intenses pour que nous puissions en élaborer une signification. Nous parlons de « complexité » pour caractériser l'expérience de saturation cognitive qui nous confronte à des informations trop abondantes ou trop rapides pour être traitables par nos capacités mentales. Nous ne pouvons que subir les « nouvelles » qui nous viennent du monde, sans parvenir à y répondre à travers des schèmes d'action adéquats. L'accélération de l'information entraîne la paralysie du sens.

3. Franco Berardi précise les enjeux de ces effets de saturation, à l'âge du numérique ubiquitaire, en distinguant les phénomènes de « conjonctions » des phénomènes de

¹ Frank Zappa, "Weasels Ripped My Flesh", de l'album *Weasels Ripped My Flesh*, 1970; Otomo Yoshihide's New Jazz Orchestra, "Eureka" de l'album *ONJO*, 2005.

² Sur l'esthétique ambientale, voir Igor Galligo, « L'objet ambiantal. Pour un design de l'objectivation » in Yves Citton & Estelle Doudet, *Écologies de l'attention et archéologie des media*, Grenoble, UGA Éditions, 2019, 299-320, ainsi que Henry Torgue, *Le sonore, l'imaginaire et la ville. De la fabrique artistique aux ambiances urbaines*, Paris, L'Harmattan, 2012.

« connexion »³. L'expérience esthétique fournie par les musiques de Frank Zappa ou d'Otomo Yoshihide relève de la *conjonction* (analogique) : même si l'enregistrement de la musique a été digitalisé, mes organes de perception (tympan, peau, organes internes) se trouvent affectés par des réalités sonores relevant de phénomènes continus, porteurs de nuances virtuellement infinies et de relations non-prédécoupées, au sein desquelles il appartient à ma perception d'opérer des distinctions interprétatives par des opérations de nature finalement sémantique. La logique communicationnelle des media numériques relève pour Berardi de la *connexion*, en ce qu'elle repose au contraire sur des entités discrètes, prédécoupées par le dispositif technique, qui imposent en dernière analyse le choix entre un 0 et un 1, une position Off ou On, sans tolérer de continuité ou de nuance entre les deux termes de l'alternative – ce qui permet de réduire la gestion de la communication à une pure affaire de syntaxe (indépendamment de toute sémantique). La thèse de Franco Berardi est que notre infosphère actuelle sature nos cerveaux de stimuli provenant de connexions numériques, auxquelles nos capacités d'interprétation (habituees à un monde de conjonctions) s'avèrent incapables de donner sens.

4. La *saturation connective* (issue du branchement de notre système nerveux sur des appareils numériques) est toutefois d'une nature différente que la saturation conjonctive (issue de l'exposition de nos sens à des textures non-prédécoupées). Car en même temps que les media numériques contribuent à multiplier nos mises en relation avec des réalités de plus en plus nombreuses et de plus en plus lointaines, ces même media offrent des moyens de filtrer les informations qui nous proviennent ces réalités extérieures. Les algorithmes de Google ou de Facebook exercent un premier tri qui soit sélectionne, soit classe par un certain ordre de priorité, les relations susceptibles de m'affecter du fait que mes sens se trouvent connectés à des capteurs lointains (par exemple au sein de cet énorme réseau de connexions qu'est internet). On pourrait caractériser tous ces algorithmes de tri comme des *inhibiteurs de saturation* – et l'on devrait leur être reconnaissant de prévenir, ou du moins de modérer, le déferlement de stimuli nous provenant de notre infosphère si extensivement et si intensivement connectée.

5. Dans les conditions actuelles de fonctionnement de nos réseaux de communication dominés par des logiques commerciales, ces opérations de tri algorithmique ont pour contrepartie le risque de nous enfermer dans des « bulles de filtre », où ne nous parvient que ce qui satisfera et confortera nos attentes préexistantes. Nous avons donc raison de nous méfier de ces inhibiteurs de saturation que sont les algorithmes de filtrage. Et nous pourrions dès lors considérer les expériences de saturation connective au même titre que les expériences de saturation conjonctive : comme des moments déconcertants de violence agressive recelant potentiellement des opportunités d'entrebâillement de perspectives inédites et de jouissances insoupçonnées. Au mélange d'agression et d'émerveillement caractéristique de l'expérience esthétique de la saturation conjonctive pourrait correspondre un mélange de désarroi et d'exaltation caractéristique de l'expérience de saturation connective. Pour reprendre les termes que Franco Berardi reprend lui-même à Félix Guattari, on passe alors d'un sentiment paniquant de « chaos », où les informations sont trop nombreuses et passent trop vite pour nous donner prise sur elles, à une intuition potentiellement jubilatoire de « chaosose », où un nouveau plan de composition semble ré-émerger pour donner un sens insoupçonné à ce qui paraissait nous assaillir sans raison.

³ Voir Franco 'Bifo' Berardi, *And. Phenomenology of the End*, Pasadena, Semiotext(e), 2015.

6. Un tel retournement du chaos en chaomose peut s'illustrer par des moments d'épiphanie que chacune de nous a sans doute connus au cours de son existence passée. On pourrait toutefois en trouver un modèle historique, collectif, dans les façons dont nous ancêtres ont perçu leur immersion dans l'espace urbain. De nombreuses descriptions littéraires (ou psychiatriques) attestent des difficultés qu'ont pu éprouver les hommes et femmes du XIX^e siècle à s'habituer à la saturation de stimuli sensoriels qui les assaillaient dans les grandes villes, surtout lorsqu'ils découvraient cet environnement inédit lors d'une première sortie de leur village de campagne. Des auteurs comme Gabriel Tarde, Georg Simmel, Walter Benjamin ou Siegfried Kracauer ont décrit l'état de stupeur, de désorientation ou de distraction dans lequel ces nouveaux venus se trouvaient jetés par les sur-sollicitations saturant leur sens de bruits, de couleurs, d'images et d'odeurs les assaillant en quantités et en intensités absolument inédites.

7. Kracauer caractérise cette saturation par les termes de *Zerstreuung* (distraction) et de *Zerfall* (effondrement dispersif)⁴ : la saturation conjonctive nous arrache à nous-mêmes, elle morcelle et désintègre ce qui permettait de nous situer dans l'espace et de nous orienter dans le monde, elle fait sombrer nos capacités perceptives dans une sorte anesthésie paralysante. Seuls les spectacles les plus déconcertants – comme le nouveau médium du cinéma – peuvent nous révéler la vérité positive dont est porteuse cette saturation conjonctive. Walter Benjamin mobilisait lui aussi la notion de distraction pour expliquer comment domestiquer ce qui nous sature⁵ : à l'attention focalisée, concentrée, qui caractérise notre relation « optique » aux œuvres picturales, il opposait l'attention distraite, environnementale, qui caractérise notre rapport « tactile » à l'architecture. C'est sur la résonance entre *Gewohnheit* (habitude) et *Wohnung* (habitation) qu'il faisait reposer son raisonnement : il n'y a saturation que pour qui essaie d'être attentif aux stimuli qui l'entourent et l'assaillent ; fermez les yeux, les oreilles et le nez, et ni l'assaut sonore de *Weasels Ripped my Flesh*, ni l'agitation de la ville ne vous tourmenteront. Or l'habitude est une façon de s'anesthésier à ce qui nous entoure. C'est elle qui permet l'habitation d'un environnement, quelles que soient la quantité et l'intensité de ce qu'il offre à nos sens.

8. Étudier la façon dont nos sens se sont habitués aux saturations conjonctives de l'espace urbain pourrait nous aider à comprendre comment nos esprits s'habitueront aux saturations connectives de nos environnements numérisés. Une idéologie romantique continue à nous faire mépriser les habitudes (« bourgeoises ») pour mieux vanter l'héroïsme des expériences extrêmes. C'est pourtant par la vertu des habitudes que nous survivons, en habitant les territoires que nous occupons, comme c'est par la vertu des habitudes que nous pouvons développer les virtuosités permettant de repousser les frontières de l'extrême. Qu'elles se manifestent par l'effondrement des burn-out ou par la catatonie des dépressions, les saturations sensorielles et informationnelles de nos médiasphères numériques sur-vitaminées à la dopamine néolibérale n'ont rien de désirable. Il faut donc espérer que nous saurons nous anesthésier suffisamment aux emportements des réseaux sociaux et à la publicité ubiquitaire qui les surdéterminent, comme nous avons su le faire aux bruits et aux

⁴ Siegfried Kracauer, « Culte de la distraction. Les salles de spectacle cinématographique berlinoises (1926) », in *Le voyage et la danse. Figures de villes et vues de films*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 1996, p. 57-63.

⁵ Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique » (1939) in *Œuvres*, Gallimard, « Folio », 2000, tome III, p. 269-316, § 15. Pour une analyse plus longue des textes de Kracauer et Benjamin, voir Yves Citton, « Éloge écopolitique de la distraction à l'âge de l'effondrisme » in Paul Sztulman et Dork Zabunyan (éd.), *Politiques de la distraction*, Dijon, Les Presses du réel, 2020.

éblouissements de la grande ville, pour y trouver un sens (si possible commun) de l'orientation.

9. Et pourtant, cette accoutumance aux sur-sollicitations de nos milieux numériques modelée sur notre accoutumance aux sur-sollicitations de la vie urbaine risque de nous faire passer à côté de l'essentiel. Elle érige implicitement le confort attentionnel en valeur suprême. Or, on l'a vu, l'expérience esthétique aussi bien qu'informationnelle de la saturation mérite d'être valorisée comme telle, en cela même qu'elle défie, dépasse et défait nos capacités attentionnelles. Si l'accélération de l'information entraîne la paralysie de la signification, une certaine tolérance, voire une certaine appétence envers la saturation favorise l'émergence de configurations d'ensemble inaccessibles à une perception focalisée. Valoriser la saturation pour elle-même, comme une expérience-limite permettant de repousser les limites de l'expérience, constitue donc un premier pas de recul envers les discours réductionnistes, aujourd'hui dominants, qui font de l'attention un Bien suprême, et de la distraction ou de l'infobésité un Mal absolu. Considérer l'habitude – qui nous permet d'exécuter certaines tâches apparemment complexes dans la distraction, voire dans une certaine anesthésie – comme une forme sédimentée d'attention constitue un deuxième pas de recul, qui historicise et culturalise nos capacités attentionnelles qu'un biais psychologisant ou neuroscientifisant tend à isoler et absolutiser indûment. Il faut toutefois aller plus loin.

10. Un troisième pas de recul doit venir d'un réexamen des rapports entre saturation et saillances, qui est resté un point aveugle des paragraphes précédents. L'analogie sonore peut ici aussi servir de guide utile, même si partiellement trompeur. Un concert de free jazz risquera de donner à l'auditrice un sentiment (initialement désagréable) de saturation disharmonique surtout dans les moments où les musiciens pousseront à ses limites maximales le volume de leur instrument. S'ils se contentent d'effleurer une cymbale, de frôler une corde ou de chuchoter dans leur embouchure, leur jeu donnera peut-être l'impression de bruit, mais pas d'agression. On parle de *saillance* pour désigner un stimulus sensible que notre système nerveux n'a pas la possibilité de ne pas remarquer. Une saillance s'impose à notre attention quelles que soient nos habitudes ou nos dispositions mentales. Un fort volume sonore, une perception de mouvement brusque, une variation subite de luminosité produisent un effet de saillance, qui nous met immédiatement sur nos gardes. C'est grâce aux réflexes déclenchés par ces saillances que nous sommes parvenus à échapper aux dangers qui nous entourent de toutes parts, et c'est sur la base des sensibilités ainsi développées que les pompiers et les policiers signalent leurs déplacements urgents à l'aide de sirènes et de gyrophares. Caractériser la saturation informationnelle comme un problème d'appréhension du « chaos » ou de la « complexité », comme on l'a fait plus haut, est donc insuffisant. Parler de « sur-sollicitations » nous met sur une meilleure voie. Le problème n'est pas que nos milieux de vie soient enchevêtrés au-delà de tout ce que nos pauvres capacités mentales sont en mesure d'y démêler. La saturation résulte du fait que ce milieu m'assaille de sollicitations urgentes « poussées » sur mon attention (en mode *push*). Ces sollicitations s'imposent à moi : elles n'attendent pas patiemment que je dirige mon attention sur elles pour en tirer des informations susceptibles de m'intéresser (selon le mode *pull*). Il importe donc de se méfier du lexique de l'« information », qui sous-entend souvent que l'information est disponible et que j'ai le choix d'y prêter attention ou non. Parler plutôt de « sollicitations »⁶ explicite le fait que certains stimuli sont porteurs de demandes d'action, qu'ils exigent des réponses, et que le poids de telles exigences nous affecte bien davantage que le contenu de l'information.

⁶ Pour une analyse plus approfondie des enjeux de telles « sollicitations », voir Yves Citton, « Cartographies lyannajistes et politiques monadistes » in Alexandre Geffen & Sandra Laugier, *Puissances des liens faibles*, Paris, CNRS Éditions, 2020.

11. On voit ici les limites de l'analogie musicale, ainsi que son caractère trompeur pour penser notre rapport aux milieux urbains. Je vais librement au concert de free jazz (*pull*), pour y chercher le plaisir esthétique de voir mon système nerveux se faire sur-solliciter par des stimuli dont l'ensemble chaotique me donne le frisson de voir émerger des modes inouïs de composition de forces. Je marche dans la rue pour aller d'un point A à un point B, non pour me faire agresser. Or, chemin faisant, je me fais assaillir (*push*) de saillances et de sollicitations auxquelles il ne m'est pas possible d'échapper. On peut compter au nombre de telles saillances : des publicités multipliant les mots-chocs, les images frappantes, les contrastes de couleur et, désormais, les mouvements brusques sur écrans plasma ; des mains tendues de mendiants, dont j'échoue généralement à ignorer les requêtes, dans la mesure où nous ne nous sommes pas (encore ?) déshabitués d'être affectés par une demande à l'aide émanant d'un de nos semblables ; mais aussi, et en même temps, des feux rouges, des corps pressés qui slaloment dans la foule, des trotinettes qui surgissent de nulle part, sans compter les notifications qui font vibrer mon téléphone portable dans ma poche et m'appellent à jeter un regard furtif sur ce qui s'affiche à l'écran. Matthew B. Crawford souligne à juste titre à quel point les inégalités sociales surdéterminent notre exposition à ces facteurs de saturation, lorsqu'il contraste l'aménagement des espaces d'aéroport où sont dirigés les voyageurs de la classe économie (remplis de publicités criardes, de hauts parleurs nasillards et d'écrans frénétiques) avec celui des salons de première classe (aux murs sobres, à l'ambiance feutrée et silencieuse)⁷. Le droit à évoluer dans un espace protégé des saillances inutiles devrait figurer tout en haut de la charte des urbanistes et des journalistes.

12. Les rapports entre médialité, urbanité et saturation gagneraient donc à distinguer trois cas, souvent entremêlés parce que leur combinatoire génère de possibles superpositions, mais néanmoins différents. Il y aurait d'une part des cas de saturation *subie*, lorsque je me vois plongé dans un milieu dont les sollicitations (en mode *push*) sont trop nombreuses pour que je sois en mesure de répondre à toutes les exigences qu'elles semblent faire porter sur moi. Il y aurait d'autre part des cas de saturation *choisie*, lorsque je me plonge volontairement dans un milieu au sein duquel une surabondance de stimulations sensorielles ou informationnelles déjouent et court-circuitent mes catégories d'appréhension attentionnelle habituelle, me fournissant (en mode *pull*) une expérience esthétique d'ordre ambiantal parfois susceptible de faire émerger d'autres schèmes perceptifs encore inédits. Enfin, on pourrait parler de saturation *infligée*, pour désigner les cas où je me trouve assailli par un excès de sollicitations qui ont été programmées, directement ou indirectement, au sein d'un projet intentionnel relevant du design.

13. Deux ouvertures conclusives pourraient faire rebondir cette réflexion sur des extensions possibles. D'une part, on pourrait repenser la « médialité » et l'« urbanité », non seulement comme des domaines d'action, mais comme des codes de conduite – au même titre qu'on parle de « civilité ». En ce qui concerne les pratiques de design, ces codes ne jugeraient défendables de contribuer à la saturation d'un espace médial ou urbain que dans la mesure où la saturation serait choisie (en mode *pull*) par celles et ceux qui en font l'expérience. D'autre part, en appliquant de telles normes, on serait amené à condamner le néolibéralisme dans son ensemble pour sa promotion écocidaire de saturations infligées, en tant que son dogmatisme multiplie et généralise à tous les niveaux de la vie sociale un principe de compétition érigeant les coopérateurs que nous sommes en autant de concurrents artificiellement condamnés à se

⁷ Matthew B. Crawford, *Contact*, Paris, La Découverte, 2015.

surpasser les un·es les autres⁸ – cette pression compétitive étant la source principale des saturations inutilement infligées dont nous souffrons.

⁸ Sur le compétivisme, voir Grégory Chamayou, *La société ingouvernable*, Paris, La Fabrique, 2018 ; Pablo Servigne & Gauthier Chapelle, *Entraide. L'autre loi de la jungle*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2017 ; Yves Citton, *Contre-courants politiques*, Paris, Fayard, 2018.